

Collection PAGES D'UNE VIE



Les Éditions des Champs



# TRANSMETTRE

*Souvenirs de Thérèse Zuereb,  
recueillis par Sophie Lévy,  
avec le concours de l'équipe ESA*



## LA PETITE ENFANCE

Elle est la première fille d'un couple, Joseph et Nénette ZUEREB, qui se sont mariés en octobre 1928 à la Mairie du 19<sup>ème</sup> arrondissement. Son père est en admiration devant sa mère, plus éduquée, elle a poursuivi sa scolarité jusqu'à ses 18 ans en étant pensionnaire. Elle est titulaire du Brevet Supérieur, l'équivalent du baccalauréat. Lui-même n'a pas obtenu son certificat d'études primaires mais il a appris le métier de tonnelier. Tout de suite après, il est parti au service militaire à Orange.

Pépée est née le 22 septembre 1929. Toute son enfance, on l'appelle Pépée, son premier prénom est Georgie, donné par sa mère à cause de son amour pour George Sand et en hommage à l'oncle Georges, mais plus tard, elle refusera de porter ce prénom et imposera Thérèse. Ses parents sont tous deux catholiques convaincus mais peu pratiquants, Pépée sera baptisée, fera sa communion privée à Berck et sa communion solennelle à l'hôpital de Pen Bron. C'est une petite fille casse-cou, elle n'hésite pas, à 4 ans, à enfourcher son premier vélo et aussitôt à ..... se fracasser contre un mur. Elle est aussi cette aventurière qui, avec trois petits copains, a emprunté une barque pourrie qui prend l'eau, heureusement un garde-champêtre veillait sur l'étang....



Son père travaille, dans le café de son frère Laurent, qui se trouve Rue de Flandre (devenue depuis Avenue de Flandre) dans le 19<sup>ème</sup> arrondissement.

C'est là qu'une de ses clientes lui fait rencontrer une copine, qui, comme Joseph, cherche à se marier. Elles ont toutes les deux coiffé Sainte Catherine<sup>1</sup>. C'est peu de temps après la fin de la première guerre mondiale, beaucoup d'hommes sont morts au front, les candidats au mariage ne sont pas nombreux ! Joseph a été gazé au cours de cette guerre et en est revenu affaibli.

---

<sup>1</sup> Cette expression trouve sa source dans une tradition du Moyen Age et qui voudrait qu'à la date du 25 novembre, les jeunes femmes vierges de 25 ans arborent un couvre-chef de couleur jaune et verte. Sainte Catherine était une jeune femme vierge, symbole de pureté et sainte patronne des jeunes filles. Plus tard, c'est surtout dans le milieu de la mode que les Catherinettes continueront de fêter le 25 novembre avec un chapeau – souvent original – de couleur jaune et verte.

Ce fut, d'après Thérèse, plus un mariage de raison qu'un véritable coup de foudre.

La grand-mère, Jeanne, a ensuite donné un fonds de commerce : cela devient le café Joseph qui est situé rue de Pali Kao dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement. La clientèle n'est pas du meilleur monde, cela s'approche assez de la pègre.

Les parents travaillent beaucoup au « café Joseph », on prend peu de temps de loisir : une seule excursion reste dans la mémoire de Thérèse, un lundi de Pâques, la famille va à Senne Port (Essonne). Elle en conserve l'image heureuse de son père allongé dans l'herbe après un déjeuner au restaurant.



*Le Café Joseph - rue de Pali Kao*

Comme on recommande le « bon air » pour Jean, le petit frère, la famille se transporte dans une petite maison à Vert Le Petit proche de chez la mère Liou, propriétaire d'un minuscule hôtel de 3 chambres, lieu de rendez-vous des clients du café Joseph qui viennent pêcher dans un étang proche. L'originalité de cette auberge est qu'elle hébergeait, outre les clients, une cage où vivait un singe. Cet animal était de nature jalouse et notamment des enfants : c'est ainsi que profitant de la confusion du soin donné à un oiseau blessé, le singe s'est échappé de sa cage et a mordu féroceMENT Pépée qui porte, aujourd'hui encore, la trace de la morsure de la bête sur son mollet. On l'emmène (en traction précise Thérèse) à l'hôpital de Ballancourt. Là on conseille d'emmener la petite fille blessée à l'Institut Pasteur, car on craint la rage. On la vaccine, puis on la transporte à Saint Louis pour nettoyer et curer la plaie. Cet incident est-il la cause de tous les malheurs de santé à venir ?



Thérèse est confiée à la redoutable grand-mère maternelle, Jeanne, qui n'est ni souple, ni maternelle, ni aimante et se rapproche plus du dragon ! Elle n'a jamais su offrir un câlin, un bisou à sa petite fille, comme elle n'a jamais partagé les petites douceurs qu'elle suçotait avant de s'endormir, alors même qu'elles dormaient toutes deux dans le même lit. Dur ! Dur !

Ces qualités assez féroces lui ont permis de faire prospérer les affaires laissées par son mari, mort en 1910.

La seule personne qui a apporté chaleur et affection à Thérèse était une vieille dame, concierge de son état, très sale que la petite fille avait baptisé « macierge ».

Les moments de récréation, c'est quand elle danse avec Régine, la fille de la concierge, dans le hall de l'immeuble, elles rêvent d'être danseuses, peut-être même étoiles !!!

Thérèse va à l'école rue Parmentier et habite au 24 rue Guilhem - précise Thérèse qui a une sacrée mémoire ! Au cours de ses courtes études, elle est récompensée par le prix de camaraderie, décerné par Mademoiselle Ferrand, sa très gentille institutrice qui lui a remis « les contes d'Andersen ». La petite Thérèse en a été très fière !

Thérèse ne voit ses parents que le dimanche à midi, et ensuite retour sous la houlette de la terrible grand-mère. Mais un jour, elle a 6 ans, elle décide de faire une fugue : s'enfuir de la rue Guilhem pour arriver rue de Pali Kao. Ses parents, peu présents, mais attentionnés envisagent alors qu'elle aille en pension : après l'achat d'uniforme, un taxi les emmène à Bourg la Reine. Des bonnes sœurs tiennent la pension, mais l'atmosphère semble encore plus étouffante là que chez Jeanne, alors... retour rue Guilhem.

Sa scolarité prend fin brutalement, alors qu'elle n'a que 8 ans, nous sommes en 1938. En cours de gymnastique, Pépée s'élanche sur la poutre, rate son équilibre et tombe toute droite sur ses talons. Elle souffre beaucoup, mais on tarde à faire appel à un médecin. Finalement, une consultation à l'hôpital Necker détecte plusieurs fractures du talon qui ne se ressuident pas normalement et on soupçonne une tuberculose osseuse. Décision est prise de l'envoyer à l'Hôpital Maritime de Berck Plage où elle arrive fin 1938.

### LA GUERRE, LA DOULEUR, LA MORT



*L'Hôpital Maritime de Berck*

A l'Hôpital Maritime, comme dans les nombreuses hospitalisations suivantes, il n'est dispensé aucun cours, et Thérèse en reste à ses modestes acquisitions de l'école de l'avenue Parmentier. Aucune activité n'est proposée, elle est allongée sur son lit en attendant que le plâtre où son talon est enfermé permette la réossification. On s'aperçoit alors que le plâtre, malgré la fenêtre pratiquée pour laisser respirer les chairs, a entraîné une gangrène sur le talon de cette petite fille.

Elle est terrorisée : la gangrène, c'est moche, la peau devient bleu vert, ça fait mal, ça sent mauvais, ça donne de la fièvre. Elle dit « je ne me plaignais jamais, mais je me laissais mourir. »

Le 11 novembre 1939, malgré l'opposition de son père, Mademoiselle Picard, chirurgienne, pratique une amputation.

Ce sera la première, il y en aura trois.... Elle se souvient des anesthésies avec le masque de chloroforme, très désagréable tout comme avec l'éther.

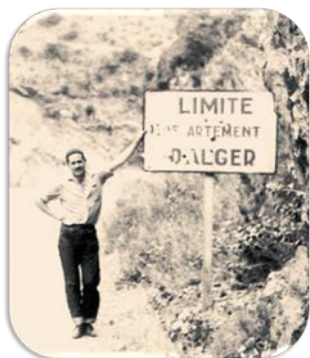
Au fur et à mesure, la jambe raccourcit, on ne peut lui faire de prothèse tant qu'on craint une infection. Et d'ailleurs sa famille n'a pas assez d'argent pour lui offrir une prothèse. Elle, comme ses camarades, est allongée

sur une gouttière, quand elle reçoit des visites, on la promène à l'extérieur sur des brancards à roulettes.



*Avec son père, sur la plage*

Pendant ce temps, la situation familiale se détériore : son père meurt d'une crise cardiaque fin novembre 1939. On ne dit rien à la petite fille, qui se demande pourquoi elle ne reçoit plus de lettres de son père. Au moment où naît sa petite sœur Nicole le 20 janvier 1937, Jean, son frère, développe une septicémie. Les médecins préconisent un séjour sur la Côte d'Azur, mais faute de moyens, il est envoyé chez l'oncle en Algérie qui est photographe. Il y part pour quelques mois, il y restera 7 ans à cause de la guerre. La vie dans sa famille en Algérie est plus aisée que chez ses parents. La famille algérienne sera rapatriée en métropole et l'oncle ne pourra pas tenir la promesse faite à Jean de l'aider à s'établir comme photographe.



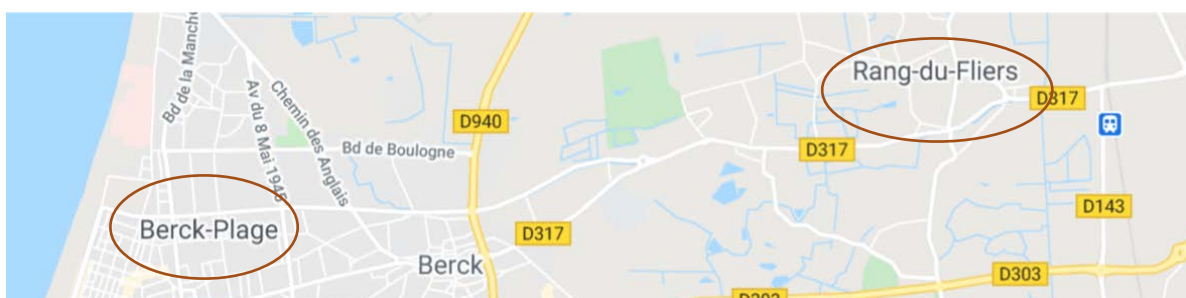
Jean en Algérie

La famille a beaucoup de mal à faire face aux dépenses liées aux maladies de l'une et de l'autre, la petite Nicole n'aura connu son père que deux ans à peine, elle est confiée à une de ses tantes par alliance (la femme de Georges) dans le nord de la France à Lambersart une banlieue de Lille.

Mais, ici la grande Histoire rejoint la petite : nous sommes en 1939, le 3 septembre, la Grande Bretagne et la France entrent dans le conflit avec le IIIème Reich après l'invasion de la Pologne par les troupes d'Hitler.

L'avancée des ennemis allemands se poursuit, entraînant une panique chez les habitants du Nord de la France.

A Berck (situé au Nord de la France), on craint aussi l'arrivée de l'armée allemande, une évacuation sur Paris est organisée.



Il n'y a pas de gare à Berck, les ambulances amènent les malades « couchés » à la gare de triage de Rang du Fliers à 7 km. Une bombe, lancée par des avions italiens, vient de tomber sur la gare, elle n'a pas explosé, mais les trains ne circulent plus.

La bombe est finalement désamorcée. Entre temps, un convoi d'autocars s'est organisé. Les italiens mitraillent le convoi, pensant que les occupants sont des soldats, les paysans pensent de même et viennent apporter du réconfort aux occupants sous la forme de lait et de camembert, nous sommes en Normandie !



Arrivée à Paris, la petite Thérèse est confiée à l'Hôpital Bretonneau<sup>2</sup>, où elle ne reste que deux jours en attendant de trouver une solution plus adaptée. A son arrivée, trompés par son prénom « Georgie », les soignants l'installent dans la grande salle réservée aux garçons. Quand on s'aperçoit de la méprise, un gigantesque fou rire agite les petits malades. Georgie, mortifiée, en tire une détermination, plus personne ne l'appellera Georgie, et désormais, pour toujours et pour tous, elle sera Thérèse.



*Hôpital Bretonneau*



Après ce court séjour, retour vers l'Ouest, on l'envoie à l'Hôpital de Pen Bron en Bretagne, tenu par les sœurs de Saint Vincent de Paul, celles qui portent des grandes cornettes.

La presqu'île de Pen Bron est juste en face du Croisic.

L'Hôpital de Pen Bron est destiné aux filles souffrant de tuberculose pulmonaire, pour laquelle le traitement consiste à laisser les malades face au bon air entrant par les fenêtres ouvertes sur la mer. Mais ça ne correspond pas à ce dont est atteinte Thérèse, à savoir la tuberculose osseuse.

Les médecins de Pen Bron constatent, une fois de plus, que la gangrène a de nouveau infecté le moignon de Thérèse.



*Hôpital de Pen Bron*

Le chirurgien de l'hôpital de Nantes fait des visites à Pen Bron et décide d'envoyer Thérèse pour une quatrième opération à l'Hôpital de Nantes qui est réalisée dit-elle par un médecin « top ». Ce sera enfin la dernière mutilation.

2 - L'hôpital Bretonneau se trouve dans le 18<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Il a accueilli jusqu'en 1980 des enfants et désormais il est destiné à des services de suite pour les personnes âgées.

De retour à l'hôpital de Pen Bron, elle bénéficie d'une bonne prothèse grâce au Docteur Clénet, généraliste, réquisitionné pour s'occuper des malades hospitalisés. C'est lui qui, attendri, paiera de ses propres deniers la prothèse de jambe que la famille de Thérèse est dans l'incapacité de financer.

Elle apprend à utiliser les béquilles, et ce n'est pas une partie de plaisir.

A Pen Bron, avec son amie Jacqueline, elles font leur communion solennelle ensemble, c'est un très beau souvenir !



*Thérèse le jour de sa communion*

Ses rêves pour l'avenir sont très simples : se marier, avoir deux ou trois enfants et consacrer sa vie à les élever, c'était ça ou infirmière. Mais la réalité de la vie et les durs moments des amputations ont fait mûrir très vite cette petite fille. D'ailleurs ses cousines lui disaient « toi, tu n'as jamais été une enfant ».

## LE RETOUR A PARIS

Les bonnes sœurs lui annoncent la nouvelle qu'elle attend depuis si longtemps, un convoi de rapatriement des filles guéries est organisé en juin 1943. La petite Thérèse se réjouit de revoir ses parents. Mais à peine, a-t-elle eu le temps de s'imaginer de retour, - la veille du départ - que Sœur Antoinette lui lit un télégramme envoyé par sa maman : première mauvaise, très mauvaise nouvelle, on lui annonce officiellement que son papa n'est plus ; il s'est éteint en 1939. Thérèse, sans se le formuler exactement, s'en doutait, elle ne pouvait imaginer que son tendre papa ne lui ait pas fait signe depuis plusieurs années. A peine apprend-elle cette tragique disparition, qu'un deuxième coup au moral lui est porté : sa mère argue qu'elle ne peut récupérer sa fille maintenant. Le prétexte de ne pas pouvoir lui offrir de vacances d'été ne convainc pas la petite fille. Elle pleure dans son lit toute la nuit, trop c'est décidément trop !

Elle apprendra plus tard que sa mère, très déboussolée, par la perte de son mari, la déclaration de guerre, son errance à la poursuite de sa fille Nicole n'est pas prête à l'accueillir. Elle est restée finalement deux mois dans ce petit bistrot de Calais, où elle a aidé la vieille dame qui le tenait. Pour pouvoir revenir Rue de Pali Kao, dans ces temps troublés de l'occupation allemande, elle a dû obtenir à la Kommandantur un laissez-passer pour rentrer à Paris.

Déboussolée c'est vrai, mais surtout amoureuse, elle vient de rencontrer Georges, et souhaite se consacrer à cette relation, elle n'a donc pas de place dans sa nouvelle vie pour accueillir sa fille aînée.

Il faudra donc à Thérèse attendre le prochain convoi qui n'aura lieu que .... six mois après, fin 1943. Elle partira de l'hôpital breton le 10 décembre, elle y sera restée 4 ans !

Thérèse mettra à profit ces mois supplémentaires à s'exercer à marcher avec sa prothèse de jambe : personne ne peut imaginer en la voyant marcher aussi naturellement de tout ce qu'elle a traversé.

Nous la retrouvons à Paris, âgée de 14 ans : mais en 1943, quand on a 14 ans et qu'on est resté aussi longtemps (depuis 6 ans) loin de l'école, il n'est pas possible de réintégrer le système éducatif.

## LE CUMUL DES JOBS, LA VIE AVEC NENETTE ET NICOLE

Elle commence alors une sorte d'apprentissage chez un photographe pour apprendre la retouche. Elle aime dessiner, et pour devenir performante, suit les cours gratuits dispensés par la Ville de Paris en soirée. Pendant la première année, les étudiants reproduisent les plâtres, ensuite ce sera les cours de nu.

Oui, mais voilà, Thérèse, après son long passage chez les sœurs, est très prude, et l'ambiance chez Monsieur Hixte, photographe, chez qui elle travaille – sans être payée ! – est plutôt olé olé, ce qui ne lui va pas du tout. Son patron, pour rigoler, l'oblige à regarder attentivement des photos peu ragoûtantes que les inspecteurs de police apportaient pour en faire faire des agrandissements. Elle abandonne cette carrière au bout d'un an tellement elle s'y sentait déplacée.

Le projet de l'oncle photographe, chez qui Jean a séjourné en Algérie, était d'offrir un fonds de commerce à Jean, le photographe et à Thérèse, la retoucheuse. Plus tard, Jean, de retour d'Algérie, muni de son certificat d'études, bénéficiera d'un vrai contrat d'apprentissage chez un photographe du Faubourg du Temple, mais sa grande nervosité est préjudiciable à l'intégrité des plaques en verre<sup>3</sup>, il ne poursuivra pas non plus dans cette voie. Le joli projet aura fait long feu ...

Thérèse habite alors dans les deux pièces au-dessus du café Joseph, avec Maman qui reçoit en soirée Georges, le conducteur de métro.

La petite Nicole est placée en nourrice à Montereau. Avec l'argent des pourboires (elle aide au café), Thérèse peut s'offrir un aller-retour Paris-Montereau pour renouer avec Nicole qu'elle n'a connu que bébé. Elle la découvre dans un univers désolé, pauvre, la vraie France profonde. La petite fille ne la reconnaît pas et l'appelle Madame. De retour à Paris, elle convainc sa mère que Nicole serait mieux avec elle à Paris et obtient de la ramener de Montereau. Elle promet de s'en occuper.

Nénette, perturbée, sans doute dépressive, ne s'occupait pas de ses filles. Sa formule « je vous fais confiance » lui semblait suffisante et lui permettait de ne pas s'impliquer dans leur éducation.

3 - Avant l'apparition des pellicules photographiques, en 1950, on utilisait des plaques photographiques constituées d'une plaque de verre de dimension déterminée et d'une couche d'émulsion photographique.

Elle se réfugiait dans son rôle de patronne de bar, où les clients l'appelaient Madame Joseph et où elle se sentait quelqu'un.

Le soir, donc, son ami Georges, le conducteur de métro pointait le bout de son nez, sa musette sur l'épaule, après son service en soirée.

Gentil, Thérèse le décrit comme « un petit bonhomme passe-partout », il s'est occupé, pendant ses heures de liberté, de l'accompagner acheter des chaussures, obtenir les tickets de rationnement...



Mais Georges n'était pas libre, comme on disait à l'époque, il était « à la colle » et ne pouvait pas être un compagnon à plein temps pour Nénette.

Pourtant celle-ci était aux petits soins pour lui, elle lui préparait, dans ces temps d'approvisionnement difficile, sa gamelle du lendemain. Elle en fut mal récompensée : fière de montrer qu'elle n'était pas que bistrotière, elle montrait à

Georges ses trésors, une belle horloge, des bijoux offerts jadis par Joseph et qui avaient fait un petit séjour au Mont de Piété. Sous prétexte de réparer l'horloge, Georges et un copain ont tout embarqué, l'horloge et les bijoux. Jamais revus, ni l'homme, ni les objets... Nouvelle désillusion pour Nénette qui avait cru en une belle histoire d'amour.

Et voici qu'une opportunité se présente : une cliente du café Joseph propose la loge de concierge du 49, rue Ramponeau à Nénette, qui se saisit de l'occasion, elle devient donc concierge rue Ramponeau et met le café Joseph en gérance. Une nouvelle loi vient perturber cet arrangement, Nénette redevient pendant deux ans Madame Joseph rue de Pali Kao.

C'est donc Thérèse qui reprend le flambeau et les missions de concierge. Ce n'est pas une sinécure : à l'époque, la poste distribue trois courriers par jour à glisser sous les portes dans les 4 bâtiments de 5 étages, la petite en profite pour essayer la rampe de l'escalier en redescendant. Il faut aussi balayer la cour, ne pas oublier de sortir les 4 gigantesques poubelles métalliques tous les soirs, heureusement les éboueurs aident la jeune fille à les hisser en haut des deux marches qui mènent à la rue.

Et le plus rude dans tout ça : déboucher les nombreux wc (un par étage). A cette époque, pas de Lotus, ni de Trèfle, on utilise le papier journal et les dépannages sont fréquents...

Elle se souvient bien des locataires, notamment de Mlle Lévy, qui – forcément – portait l'étoile jaune : une relation amicale s'est établie entre elles. Mlle Lévy, par fidélité filiale, a conservé l'appartement de son défunt père, en payait le loyer, sans jamais y pénétrer. Mais le jour où on a ouvert cet appartement en rez-de-chaussée, jamais aéré, dans un immeuble humide... il a fallu se boucher le nez !



*Le 49 de la rue  
Ramponeau*

Au terme des deux ans, Nénette remet le café en gérance. Elle reçoit ponctuellement le montant demandé, mais s'aperçoit que les titulaires ne payaient aucune autre facture. Elle redevient alors « Madame Joseph » pendant que Thérèse assume le rôle de gardienne d'immeuble, comme on dit aujourd'hui. Madame Joseph, alias Nénette, est une très fine cuisinière et connaît des recettes régionales qui enchantent ses habitués. Elle a enrichi son cahier de recettes, grâce à Victorine, cliente du café, qui est la cuisinière du Président de la République et lui a appris quelques bons petits plats régionaux que Nénette peut proposer à ses clients représentants de commerce qui ne manquent pas de faire un détour pour goûter aux délices du Café Joseph.

Quand Jean, le frère parti en Algérie, rentre, Nénette grâce à un courrier bien tourné (elle sait se servir de son éducation bourgeoise !) convainc le propriétaire d'un appartement de deux pièces du 49, rue Ramponneau de le lui louer : les trois enfants y habiteront. Parallèlement à ses tâches, nombreuses et fatigantes, de concierge, après son abandon de la carrière de retoucheuse photo, Thérèse devient « petite main » et bénéficie d'un contrat d'apprentissage.

Une amie de sa mère, Tante Germaine, travaille pour une entreprise de confection dans le 17ème arrondissement (rue du Colonel Moll) dont le patron s'appelle Monsieur Jimbert. Germaine devient le mentor de Thérèse où elles font les finitions pour les tailleurs femme. Mais Germaine n'a pas la fibre pédagogique et s'énerve quand elle constate qu'elle perd du temps en explications, et comme elle est payée à la pièce....

Le patron s'aperçoit que Thérèse est douée, et ... malmenée ! Il transfère Thérèse dans le service qui fait du flou. Là elle y fait notamment les fronces pour les robes des demoiselles d'honneur.

Elle aime la couture, y réussit et son patron lui affirme qu'elle peut travailler pour la haute couture !!!

Grâce à Raymonde, la voilà embauchée pour une collection de Yves Saint Laurent, après avoir fait une brève incursion dans une petite société de prêt à porter de luxe, Obligado, où la patronne était vraiment trop exigeante.

Mais voilà, travailler pour la haute couture, cela signifie être embauchée pour une collection et ensuite, au revoir, mesdemoiselles..., bonjour le chômage (non payé...)!



Il faut donc trouver du travail, et c'est le nouveau quotidien (créé en 1944) France Soir et ses fameuses petites annonces qui vont procurer des pistes de job. Par exemple, un papa (chic, le papa !) cherche une couturière pour habiller sa fille de 12 ans avec des vêtements faits sur mesure. Ce Monsieur, c'est Jean Murat qui vient d'accéder à la gloire en partageant l'écran avec Michèle Morgan.

Il n'y avait pas de machine à coudre chez ce monsieur, donc occasionnellement Thérèse rapporte son ouvrage chez elle. Pour une jupe plissée à carreaux (c'est très long de

faire le plissé à la main !), Thérèse la finit chez elle et demande à sa sœur Nicole de faire la livraison chez Monsieur Murat.

Nicole est très élégante, - c'est Thérèse qui l'habille en s'inspirant des modèles d'Yves Saint Laurent ! – et quand Jean Murat voit cette jolie et pimpante jeune fille, il suggère à Thérèse de lui proposer de faire du cinéma, mais Nicole n'est pas intéressée. Elle souhaite plutôt faire des études et mènera finalement une solide carrière dans la banque.



*Jean Murat*



Autre job : au 116 Champs Élysées où se trouve le Lido, une entreprise de confection donnait du travail à façon : la couturière venait chercher les pièces coupées et revenait après avoir assemblé, fait les finitions, repassé des robes fourreau ou des robes de cocktail destinées aux élégantes américaines.

Thérèse a, une fois de plus, recours aux cours gratuits dispensés par la Ville de Paris : elle s'inscrit au cours de « coupe-couture » de l'école de la rue de Belleville. C'est gratuit et l'enseignement y est sûrement de qualité, puisque c'est Thérèse qui concevra et coudra la robe de mariée de sa sœur Nicole.

Elle sera aussi repérée par la directrice du collège de la Rue des Pyrénées, elle a admiré le travail de Thérèse et souhaite offrir à sa mère le chic « Thérèse » ! Thérèse habille aussi ses proches, car, dit-elle, ma priorité, ça a toujours été ma famille !

Mais quand il faut faire des petits boulots, elle ne rechigne pas, elle a fait des raccommodages, cousu des boutons à des braguettes, etc....

Entre temps, victime d'une chute dans l'escalier, avec une simple entorse, voilà que la terrible grand-mère installe ses quartiers dans la loge de concierge de la rue Ramponneau. Elle ne voudra plus jamais remarcher et pourra ainsi exercer son emprise sur Thérèse. Elle restera là jusqu'à ce que la grippe asiatique de 1958 la conduise à l'hôpital Tenon.

Personne ne la pleurera, et ils ne seront que trois à l'accompagner à sa dernière demeure – elle est morte le 9 mai 1969 - où elle rejoindra Joseph, son gendre, et Jean mort en Suisse.

La vie continue ainsi, Thérèse cumulant le poste d' « assistante concierge » et celui de petite main, sa mère présidant aux destinées du café Joseph et revenant dormir dans la loge de concierge de la Rue Ramponneau. Chaque soir, Thérèse va chercher sa mère pour cheminer ensemble une fois le café fermé pour la nuit. C'est là que patientant en attendant la fermeture que Thérèse est approchée par un beau parleur, Gilbert. Elle a déjà reçu des hommages des copains de son frère, mais elle les a repoussés, car très complexée, elle ne savait pas comment avouer son handicap, elle qui s'est toujours exercée à « faire comme si ».

## TRÈS BRÈVE VIE CONJUGALE

De prime abord, elle trouve ce Gilbert antipathique, il la dévisage ouvertement en buvant sa menthe à l'eau, elle trouve son attitude vulgaire. Il n'est pas très grand, mais il montre un visage plutôt avenant. Et de fil en aiguille, venant s'asseoir à côté d'elle tous les soirs, il lui raconte sa vie : « je suis représentant de commerce, j'ai été abandonné par la mère de mon fils Pierre, et je dois l'élever seul ». Il arrive à lui faire éprouver de la compassion, en plus il est gentil, ce sera aisé pour elle de lui montrer son corps mutilé.

Et voilà comment de Thérèse Zuereb, elle devient Madame Thérèse Seitz, le 23 septembre 1954, elle fêtera ses 25 ans quelques jours plus tard. Ce n'est pas l'amour fou, mais elle voit son rêve de fonder une gentille petite famille se réaliser, pour « vivre doucement ». dit-elle.

Rêve rapidement avorté : leur divorce est prononcé en décembre de la même année à la demande de Thérèse.

Parce que le beau parleur ne lui a raconté que bobard sur bobard, son fils ? c'est sa grand-mère concierge, elle aussi, qui l'élève, attristée de voir cet enfant pleurer toute la journée dans la chambre d'hôtel désertée par Gilbert. Son travail ? Parier aux courses, jouer au casino et se trouver quelque jeune créature crédule pour renflouer ses poches percées, et des créatures il en trouve, avant et pendant son mariage avec Thérèse.

Ils habitent depuis leur mariage dans l'appartement loué par Nénette pour ses trois enfants : comme Jean est parti courir le monde, et que Nicole fait un long séjour en Angleterre pour parfaire son anglais, ils occupent ces deux pièces.

Jour après jour, elle découvre les contours de sa vraie personnalité, elle le décrit ainsi : roublard, il méprisait les femmes, se permettait de soutirer de l'argent à sa mère concierge, il n'a jamais travaillé.

Et c'est surtout pour ça, que la petite fourmi industrielle qui cumule ses tâches dans l'immeuble de la rue Ramponneau et ses travaux d'aiguille se décide à la séparation.

Gilbert continue néanmoins à habiter le petit appartement : Nicole est revenue d'Angleterre, les deux sœurs se partagent le lit et Gilbert se glisse, la nuit venue, dans le lit de l'autre pièce.

Gilbert fait amende honorable et arrive à la convaincre qu'il va devenir le mari idéal. Il revient donc, et Thérèse tombe enceinte rapidement : pour elle c'est une immense joie, devenir maman, c'est un bonheur absolu, jamais démenti.

Mais un menteur reste un menteur : il continue à mener sa vie sans rien changer jusqu'au jour où, face à Thérèse déjà bien arrondie par sa future maternité, lors d'une dispute où Gilbert lance des attaques sur la prétendue vie dissolue de son épouse : un beau bouquet de fleurs offert par les clients du café Joseph pour son anniversaire trône dans la loge. Il la soupçonne de recevoir des amants dans la loge (mieux vaut être l'accusateur que l'accusé, n'est-ce pas ?). Il piétine le bouquet, déchire la belle chemise de nuit offerte par Nénette pour être belle après l'accouchement. Et enfin, après lui avoir jeté un mégot au visage, la tape, elle se met alors à saigner d'abondance. Le Commissariat est juste en face, elle va y déposer une plainte accompagnée par sa mère. Le Gilbert est parti en courant : violent, mais pas courageux. Nicole et son fiancé ont couru pour le rattraper, mais en vain !



C'est à ce moment-là qu'elle décide que trop c'est trop et dépose une demande de divorce. Elle n'en revient toujours pas, elle se décrit comme timide, complexée, mais la colère et l'humiliation lui ont donné la force de poser cet acte. A cette époque, nous sommes en 1954, pour divorcer, il faut avoir recours aux services payants d'un avocat. Elle fait appel à l'aide juridique qui, au vu du dossier, n'a pas de mal à obtenir la séparation légale qui est prononcée en décembre : elle sera restée mariée quatre mois !

De ce bref épisode de femme mariée, Thérèse fait le constat suivant : je n'ai jamais eu peur, mais souvent honte pour les scènes qu'il faisait dans la rue.



## LA MATERNITÉ

Quand la poche des eaux se rompt, un samedi matin à 8 heures, Thérèse ignore que cela signifie que l'accouchement a commencé. La naissance était prévue pour trois semaines plus tard. Heureusement qu'une de ses copines, déjà maman, était là et l'a convaincue d'aller à l'hôpital.

Elle se rend donc à la maternité Pinard<sup>4</sup> avec Nicole en voiture. L'équipe avertie que la délivrance a déjà commencé, l'attend. Brigitte arrive enfin après un jour et demi de douleurs juste avant qu'on ne pratique une césarienne. Elle est née le 25 septembre 1955 à 12h10. Elle pèse 3,150 kg et mesure 47 centimètres.

La grand-mère côté Gilbert est venue pour faire connaissance du bébé. Le papa a attendu que les visiteurs soient tous partis pour se faufiler dans la chambre. La délicatesse n'étant pas son fort, il a déposé sur les genoux de la jeune maman un numéro de France Soir qui relatait un horrible fait divers perpétré dans une maternité.

Thérèse a eu tellement peur qu'elle n'a pas de lait, et la petite fille est allergique au lait de vache, à peine ingéré déjà expulsé.

Après toutes ces émotions, la jeune mère rentre avec sa mère en taxi, mais Nénette doit aller ouvrir le café Joseph, la grand-mère est à son poste derrière le carreau dans la loge. Thérèse est donc toute seule, avec le bébé dans les bras, souffrant de ses déchirures dues à l'accouchement, les trois étages seront franchis, marche après marche, .... sur les fesses.

La vie reprend à la loge, la grand-mère est à son poste et donne le courrier aux locataires, mais il faut quand même le distribuer aux habitants de l'immeuble qui ne se sont pas arrêtés ce jour-là.

Elle reprend sa couture « à façon », c'est sa mère qui va chercher les pièces à assembler. Elle se sert de sa superbe machine Singer dans un beau meuble (qui fait aujourd'hui encore partie du mobilier de son appartement). Sa mère a acheté la machine à crédit, car Thérèse ne peut pas prétendre faire un emprunt, ses ressources sont trop modestes et surtout elles ne sont pas déclarées.

Une assistante sociale lui parle alors de la « loi Cordonnier » votée en 1949 qui accorde une pension aux grands infirmes travailleurs.

la loi du 2 août 1949 (dite " loi Cordonnier ") créant l'allocation de compensation aux grands infirmes travailleurs ; ... Les entreprises peuvent atteindre le seuil légal (6 %) par le seul emploi direct ou recourir aux alternatives prévues par la loi pour satisfaire à leur obligation d'emploi de salariés handicapés

4 -Adolphe Pinard (4 février 1844 à Méry-sur-Seine, Aube - 1er mars 1934) est un obstétricien et homme politique français, membre de l'Académie de médecine, père de la puériculture. Dans le 14<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, une aile de la maternité du pôle périnatal Port Royal, inaugurée en 2012, porte également son nom, en souvenir de la maternité Pinard situé dans l'hôpital Saint Vincent de Paul, aujourd'hui désaffecté. Thérèse y a été hospitalisée, car c'était la maternité des « cas difficiles », en l'occurrence, son bassin dévié.

Elle reçoit donc une allocation de 50 francs par mois (la baguette de pain coûtait en 1955, 0,27 franc). L'argent qu'elle gagne, elle le remet à sa mère en totalité : elle était nourrie et logée aux frais de Nénette.

L'assistante sociale lui a aussi proposé un job de couture dans un « atelier protégé » mais c'était en banlieue lointaine et Thérèse a préféré rester rue Ramponeau et rester proche de sa fille.

La loge était mal chauffée avec un poêle à sciure, et comme Brigitte ne supportait pas le lait, elle se nourrissait de bouillon de légumes enrichi. Brigitte était aussi très sujette aux otites, et malheureusement la pénicilline prescrite a entraîné un purpura rhumatoïde, ce qui a bien compliqué leur vie à toutes deux.

Devenir mère reste le sommet de sa vie : elle a souvent dit à sa fille, que c'était grâce à elle qu'elle avait pu se motiver, ne rien lâcher et se raccrocher à la vie.

Pourtant, la santé de Brigitte a nécessité beaucoup d'attention jusqu'à sa puberté : elle avait du mal à s'adapter dans les classes, mais néanmoins a pu poursuivre sa scolarité dans l'excellent lycée Hélène Boucher.

La loge de concierge a accueilli aussi Francis, le fils de Nicole pendant deux années et demie. Thérèse aime tellement le contact avec les enfants qu'elle entreprend une nouvelle profession, elle accueille des petites filles comme assistante maternelle .

Sa timidité naturelle disparaît avec les fraîcheurs des enthousiasmes enfantins. Elle est restée en contact avec Florence, Isabelle, Valérie devenue ingénieur aéronautique après des études aux Etats Unis. Francis, lui, après être sorti major de l'Ecole des Mines de Paris, est aujourd'hui un inventeur : un bateau-moto qui lui a permis de traverser la Manche, un robot qui nettoie les couloirs du métro. Francis reste avec elle jusqu'au départ de Nicole pour l'Algérie, où ils sont restés pendant 3 ans.



*Brigitte*

## LES VOYAGES

D'ailleurs Thérèse est elle aussi allée à Alger où elle a fait deux séjours : le premier en 1947 et le deuxième en 1962.

Âgée de 16 ans et demi, avec la petite Nicole, elle est partie pour se rendre à l'invitation du cousin par alliance, René. Il avait été hospitalisé au Val de Grâce après avoir été blessé lors de l'entrée triomphale de la deuxième division blindée du Maréchal Leclerc à la libération de Paris. Nénette et Thérèse lui avaient rendu visite à l'hôpital, et en remerciement, il avait envoyé les billets pour la traversée de la Méditerranée. Il a fallu là aussi beaucoup de ténacité à la jeune fille. Comme Nénette avait omis de lui remettre son autorisation de sortie du territoire, le capitaine inflexible ne voulait pas laisser monter à bord deux jeunes mineures. Mais finalement Thérèse a su l'amadouer et elles ont pu voyager sur le pont du bateau. C'est un très beau souvenir, le vent léger sur le visage en voguant sur une mer d'huile et les marsouins qui accompagnent le paquebot. Et puis l'arrivée éblouissante à Alger : la beauté d'une ville blanche écrasée de soleil, rien à voir avec son environnement sombre de Belleville. Et ce qui l'a marquée aussi, c'est les magasins luxueux de cette ville coloniale et la somptuosité de la Grande Poste.



*L'arrivée à Alger*



*La grande poste d'Alger*

Le deuxième séjour s'est déroulé à l'invitation de Nicole qui était en panne de baby-sitter pendant l'été, elle a donc invité sa sœur et sa nièce Brigitte à passer deux mois chez elle. Mais l'atmosphère dans l'appartement algérois était tendue : le mari de Nicole n'était pas tendre avec Brigitte. Lassée des escarmouches, Thérèse rend son tablier 15 jours avant le départ programmé, et c'est Nénette qui vient la remplacer.

## LA FIN DE NÉNETTE

En 1969, on découvre des tumeurs cancéreuses chez Nénette, ce sera une maladie foudroyante - malgré les soins bienveillants de deux médecins, le Dr Kaufman et le Dr Blumenfeld - qui attaque d'abord la vésicule biliaire, pour laquelle elle est hospitalisée à l'hôpital Tenon.

Elle obtient de l'assistante sociale de pouvoir être hébergée dans un service de suite à Lourdes. Pour elle Lourdes, c'est une promesse qu'elle a faite à Thérèse au moment de sa première amputation. « Si tu t'en sors, nous irons toutes les deux à Lourdes. »

Mais c'est finalement Nicole qui accompagnera Nénette à Lourdes où elle est accueillie par des religieuses. Thérèse ira la rejoindre à la fin de son séjour pendant deux jours. Mais un an plus tard, ce sont les intestins qui font souffrir Nénette, elle est de nouveau hospitalisée à Bichat cette fois-ci, mais s'éteindra quinze jours plus tard. Thérèse est prévenue par la voisine qui, elle, a le téléphone, au moment où elle s'apprêtait à faire une visite à sa mère. C'est Nicole qui a attesté de l'identité de leur maman à la morgue de l'hôpital. Thérèse, elle, est tellement impressionnée qu'elle ne peut ni ne veut voir sa mère.



Nicole

## L'ECLAIRCIE

1982 : une année riche en changements : après 30 ans rue Ramponneau, le 1er décembre 1982, on lui fait la proposition d'abandonner son appartement pour habiter un studio dans un immeuble qui venait d'être construit dans ce qu'on appelle la cité Chaumont. Le lieu est inhospitalier, d'autres immeubles sont en construction, il y a de la boue, de petits ateliers sont encore debout et des camions circulent dans le chemin privé pour la société Bornibus qui a ses bureaux sur le boulevard de Belleville.



Mais le studio lui plaît beaucoup, il est bien conçu, elle accepte. Enfin, elle va disposer d'une vraie salle de bain, luxe dont elle n'a jamais bénéficié. Elle y habite encore aujourd'hui. Après un procès de 7 ans entre les « petits » propriétaires et l'OPAC HLM, devenu depuis Paris Habitat, après la découverte d'une rivière souterraine qui a entraîné de lourds travaux de consolidation du sol, d'autres désagréments sont encore apparus, un atelier de couture en sous-sol qui fournissait une marque de sports, donc d'autres camions encore pour transporter la marchandise. Mais maintenant, c'est un lieu calme, verdoyant, où l'on entend les oiseaux chanter !



Autre merveilleuse nouvelle de cette fin d'année 1982 : Ameline, la première fille de Brigitte, fait son entrée dans la vie. Thérèse est si heureuse qu'elle fait les cent pas dans le couloir de la maternité en attendant de faire sa connaissance et d'offrir un gros bouquet de fleurs à la jeune maman et à sa toute minuscule petite fille.



*Ameline et Brigitte à la maternité*



*Ivan quelques années plus tard*

Le 22 avril 1987, autre grand moment d'émerveillement, la naissance d'Ivan, Thérèse a la chance de voir se concrétiser la « gentille petite famille » qu'elle a toujours appelée de ses vœux.

## RETOURS SUR SA VIE

De sa vie, marquée par les épreuves, elle retient comme les moments les plus pénibles, ses multiples anesthésies qui, à l'époque de ses hospitalisations, se faisaient avec de l'éther ou – pire encore – avec du chloroforme. Elle a pu apprécier lors d'une intervention chirurgicale récente que la médecine avait fait de grands progrès.

Elle pense, par exemple, que si elle avait pu bénéficier des soins actuellement dispensés, la DMLA dont elle est malheureusement atteinte aurait pu être enrayée et qu'ils auraient freiné le processus de perte de vision.

Aujourd'hui, elle a réalisé son rêve de toujours : être une mamie, entourée par une famille attentive : Brigitte et ses deux enfants : Ameline et Ivan.

Ameline, exerce aujourd'hui comme psychologue clinicienne en addictologie au centre de thérapie familiale d'Aix en Provence et sera bientôt maman. Thérèse la décrit comme une enfant éveillée et attentive.

Ivan, après avoir été un petit garçon joyeux, affectueux et tendre, a suivi un cursus d'économie-gestion à la Sorbonne et aujourd'hui remplit les fonctions de responsable des ventes chez un promoteur.

Chacun dans cette famille a manifesté des passions enfantines : Thérèse s'essayait aux entrechats, pas chassés et pointes en rêvant de devenir danseuse étoile, hélas, la vie ne le lui a pas permis. Brigitte faisait la classe à ses poupées en voulant à tout prix devenir « maîtresse », elle a réussi !



*Brigitte en classe*

Le nez d'Ameline, toujours plongé dans un livre, l'a conduite à faire de belles études, quant à Ivan, comme beaucoup d'autres petits garçons, il vivait avec toujours un ballon au bout des pieds, sûr de devenir un grand footballeur, mais il a finalement choisi une voie plus classique.

*L'entrée du cimetière de Pantin*



Elle connaît déjà sa dernière demeure dont elle parle avec simplicité et chaleur : elle y retrouvera son père qu'elle a peu connu, son frère Jean, et la terrible grand-mère dans un coin du cimetière de Pantin, qui, au gré d'aménagements et de déplacements de sépultures, se trouve être au milieu d'un carré du cimetière juif !!!

## PORTRAIT CHINOIS DE THERESE

Sa musique préférée



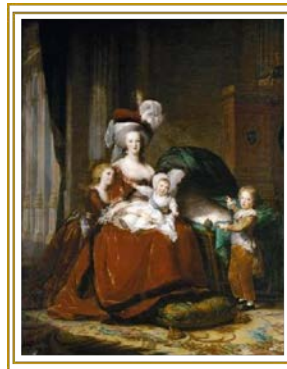
Les valse de Vienne, qui ont permis de belles chorégraphies avec des danseuses à tutu et pointes.

Son film préféré



La symphonie pastorale avec Michèle Morgan qu'elle a vu en 1946 à sa sortie. C'était sa première sortie au cinéma, et ce film dramatique l'a beaucoup marquée

Son tableau préféré



sans indiquer de peintre, l'image qu'elle aime, ce sont les tableaux célébrant la maternité, ici Marie Antoinette avec ses enfants peints par Madame Vigée Lebrun

Et l'odeur enivrante du jasmin algérois



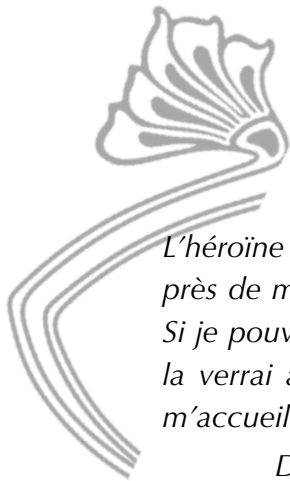






LES LETTRES  
D'AMELINE  
ET D'IVAN

A LEUR  
GRAND MÈRE



## De Ameline à sa Mamie

*L'héroïne de ce livre, c'est aussi une des héroïnes de ma vie. Elle a été près de moi, comme un ange protecteur, depuis mes premiers instants. Si je pouvais me rappeler du moment où je suis née, je suis sûre que je la verrai avec un large sourire, les bras et le cœur grand ouvert pour m'accueillir et me protéger dans cette nouvelle vie.*

*Depuis mon enfance, elle m'a bercée, rassurée et écoutée avec une patience rare. Sa générosité sans faille m'a permis de connaître les délices d'une mousse au chocolat maison, le confort d'un bureau pour travailler, des vacances dans un parc aquatique alors qu'elle-même ne pouvait même pas profiter des plaisirs de l'eau.*

*Les week-ends, hors-du-temps, où nous nous délectons aussi bien d'un film au cinéma que d'un chocolat chaud ou d'une pâtisserie; les balades dans Paris ; les contemplations des arbres et des écureuils aux Buttes-Chaumont, ...font partie de mes plus beaux souvenirs d'enfance. Le temps ne pourra jamais me faire oublier ces moments de joie, d'amour et d'insouciance.*

*Ma grand-mère est toujours prête à tout pour faire plaisir aux autres. Toute cette générosité m'a transmis de nombreuses valeurs et parmi elles, celle de la richesse. Je ne vous l'ai pas encore dit mais ma grand-mère est milliardaire. Elle m'a appris qu'il était possible de vivre heureux dans la simplicité, et cela bien avant Pierre Rabhi !*

*Cette capitaine, aux commandes de son navire, a toujours su se débrouiller avec les moyens du bord. Et ses moyens, contrairement aux apparences, étaient infinis grâce à son courage, sa persévérance et sa foi.*

*Elle m'a ainsi appris qu'une femme pouvait se débrouiller quoi qu'il arrive. Refaire le papier peint d'un appartement, élever son enfant, rien ne l'a l'arrêtée,... Quand elle avait fait un choix, impossible de l'empêcher d'arriver à son but, et la tête haute !*

*Elle m'a enfin donné un modèle d'une force de Vie. Quand je l'imagine faire face à toutes les épreuves qu'elle a rencontrées malgré sa condition de femme, son handicap, son divorce (phénomène rare à l'époque), je sais que tout est possible.*

*Tout ce que m'a appris ma grand-mère, cette sagesse et cette reliance à une source plus grande font partie des fondamentaux de ce que je souhaite transmettre au mieux au petit être qui grandit au creux de mon ventre.*

*J'en profite ici pour transmettre toute ma gratitude à Sophie et sa sœur Catherine. Elles ont fait un travail inestimable, profond et précieux pour plusieurs générations. Elles sont pour moi comme des bonnes fées qui sont venues réaliser mon rêve de petite fille.*

*Cela fait en effet de très nombreuses années que je souhaitais de tout cœur que ce projet d'écriture puisse se réaliser pour ma grand-mère et je n'arrive pas à croire que cela ait pu finalement se réaliser ! La vie est pleine de surprises. C'est encore plus fort pour moi que ce travail d'historisation familiale se fasse au moment où Yair et moi attendons (avec beaucoup d'amour !) un bébé.*

*Cette transmission de son histoire sera ainsi un des premiers cadeaux pour accueillir notre enfant et il comptera sans aucun doute pour toute sa vie. Chacun sait combien il est nourrissant de pouvoir grandir en s'appuyant sur une narration de son Histoire.*



## De Ivan à sa Mamie



*Mamie c'est mon Ange gardien que j'aime de tout mon cœur.  
Mamie, tu as toujours donné énormément d'amour à ta famille, à ta fille adorée, à ma sœur et moi.*

*Tu t'es toujours pliée en quatre pour nous gâter avec ta petite retraite en passant toujours tes besoins en bas de la pile.*

*Tu as toujours été droite, une confidente hors pair. Un secret qu'on te confiait a toujours été bien gardé, tu n'as jamais dit du mal de certaines personnes qui se sont pourtant mal comportées avec toi, tu as toujours préféré écouter que parler quand il y avait de grandes tablées, préférant observer.*

*Effectivement tu vois tout, tu sens et ressens tout, tu es une grande sensible qui ne parle pas pour ne rien dire, mais qui fait sans attendre rien en retour. On se connaît tellement bien que l'on n'a pas besoin de se dire les choses pour se comprendre.*

*Dès mon plus jeune âge je te promettais que plus tard "quand je serais grand" j'achèterais une péniche pour te faire découvrir le monde, sachant que tu n'avais pas eu la chance de voyager beaucoup.*

*Avec les années ma péniche s'est transformée en camping car, le tour du Monde est devenu un tour de France, puis quelques années après encore... le camping-car s'est une nouvelle fois transformé en limousine pour te faire visiter Paris la nuit, notre ville de cœur...*

*Le constat est qu'à 33 ans, je suis devenu "grand" et n'ai pas respecté mes rêves d'enfant que je te disais le matin quand je me faufilais dans ton lit pour écouter tes histoires pendant que mes parents dormaient. Je te caressais la main et je voulais un jour avoir une paume plus grande que la tienne. J'aimais papoter pendant des heures avec toi et nous rigolions ensemble...*

*J'ai une chance incroyable de t'avoir mamie et j'espère que même si nous n'avons pas fait ce tour du monde en péniche : nos conversations, ma pierre à bisous que je remplissais de baisers pour que tu ne te sentes pas seule dans ton appartement, les marguerites et le lilas que j'empruntais aux jardins des voisins en rentrant de l'école pour fleurir ton joli studio, les trèfles à quatre feuilles que je te ramassais pour que tu aies une santé de fer, mes pierres rondes porte-bonheur que je t'offrais pour que tous tes vœux se réalisent, nos parties de cartes, de dominos, de petits chevaux, de jeux de l'oie, de dames, nos restaurants en amoureux, nos cinémas, nos ballets, nos théâtres, nos vacances en Normandie, nos danses, nos bisous, t'auront fait voyager autant qu'un petit tour du monde avec l'aide de "ta canne de vieillesse", comme tu aimes m'appeler.*

*Je ne te remercierai jamais assez pour tout ce que tu nous as donné. Tu as fait de ta fille une mère exceptionnelle et de tes petits enfants des adultes avec de belles valeurs.  
Je t'aime fort.*

*Ton petit fils*







## POSTFACE

### Ou mes rencontres avec Thérèse

L'équipe spécialisée Alzheimer (ESA) de la Fondation Maison des Champs, dont je suis vice-présidente, m'a demandé de venir interviewer une dame qui avait eu une vie extraordinaire. Ce projet était notamment soutenu par Mesdames Pauline Michardière et Christiane Carrière.

Avant de me rendre dans son appartement, je me posais bien des questions, comment une personne suivie par une équipe ESA pouvait-elle me livrer sa biographie ?

Mais, ma curiosité m'a poussée à rendre visite à Thérèse : j'ai été accueillie par une dame frêle, se tenant très droite, appuyée sur sa canne, drapée dans une robe de chambre d'un turquoise éclatant.

Son appartement, très agréable, est un modèle de propreté et d'organisation malgré sa déficience visuelle : j'ai dû chercher un jour sa carte vitale. Grâce à son explication très concise, je l'ai trouvée immédiatement "dans le tiroir à droite du meuble de la cuisine".

Nos entretiens se sont tenus dans sa pièce à vivre, à la fois salon et chambre à coucher où trône le meuble qui renferme sa machine à coudre, témoin de sa profession de couturière.

Dès la première minute, elle m'a raconté, dans un fil chronologique très précis, sa si triste enfance et sa non moins rude existence de jeune femme. Elle m'a décrit tous les tourments subis pendant ses 91 années sans jamais s'apitoyer sur son sort ou sans chercher à m'attendrir. Dans une langue très fluide, elle a énoncé tous les événements qu'elle a traversés.

Pour moi, ce texte sur Thérèse, c'est à la fois l'histoire de la pauvreté, de l'influence de la guerre sur une humble existence, celle d'une vie de labeur et d'une fragilité apparente associée à une inflexibilité sur les notions de devoir et de travail.

Comme la famille de Thérèse a des origines exotiques, j'ai demandé à ma sœur généalogiste de partir sur les traces des ancêtres à Malte, à Minorque et en Algérie et elle a pu remonter cette longue lignée depuis la fin du XVIème siècle.

A été associée fortement à cette rédaction sa fille Brigitte qui entoure sa mère de manière très présente et très affectueuse. Elle m'a beaucoup aidée à rectifier les approximations qui s'étaient glissées dans mon texte.

La famille de Thérèse était très demandeuse de recueillir la traversée de siècle de leur mère, grand-mère et bientôt arrière-grand-mère !

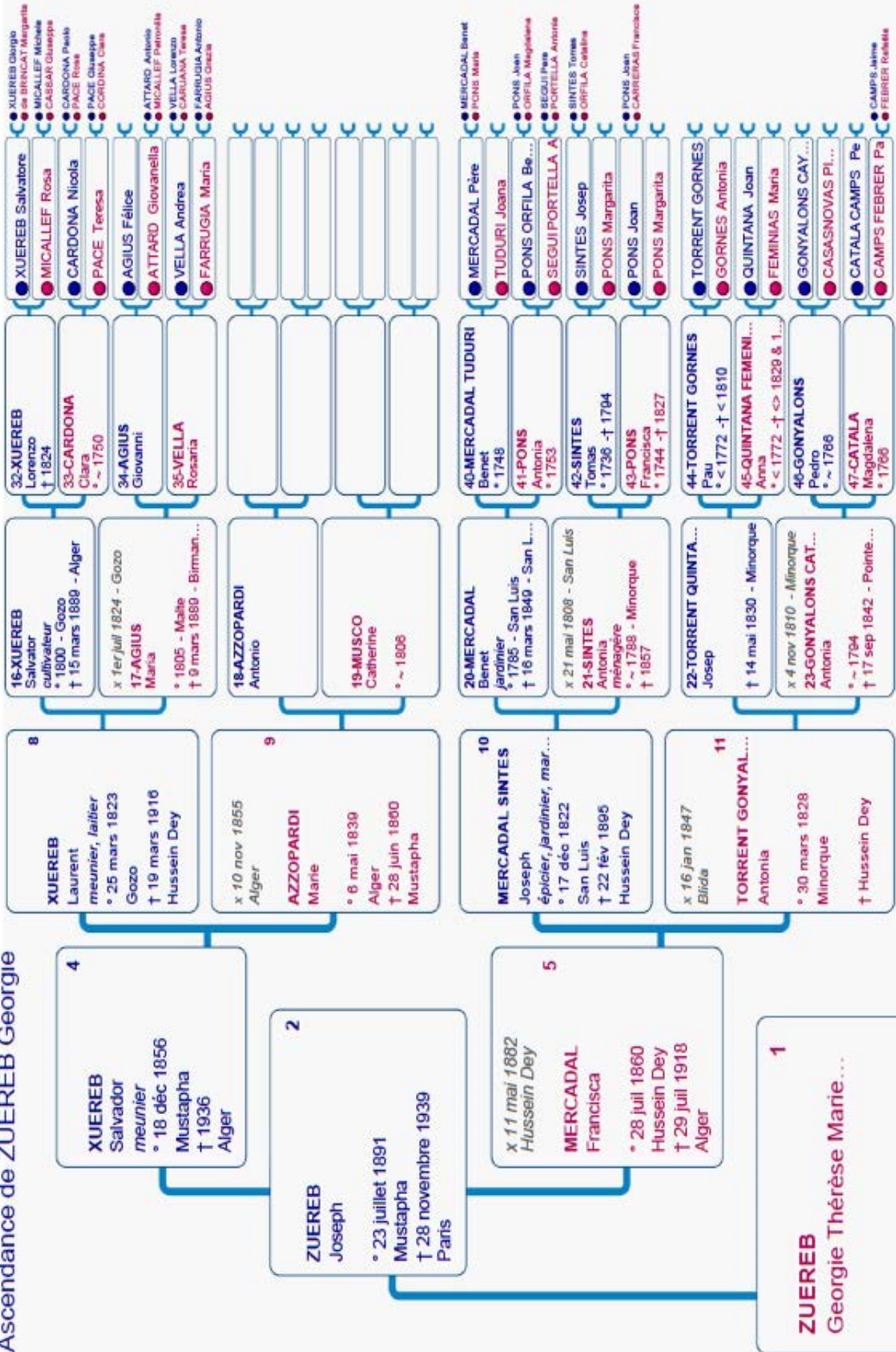






L'ARBRE  
GÉNÉALOGIQUE  
DE  
THÉRÈSE ZUEREB

# Ascendance de ZUEREB Georgie



° 22 septembre 1929  
Paris 10e

**6**  
**SEYS**  
Henri  
patron boulanger pat...  
° 12 fév 1863  
Roubaix  
† 5 oct 1910  
Mouvaux

x 28 octobre 1928  
Paris 19e  
**3**  
**SEYS**  
Jeanne Adelaïde Marie dite ...  
° 11 mai 1898  
Roubaix (59)

x 22 juil 1895  
Roubaix  
**7**  
**MERCHER**  
Jeanne  
représentante de co...  
° 28 avr 1873  
Flixecourt  
† 20 août 1949  
Paris 20e

**12**  
**SEYS**  
Désiré  
patron boulanger  
° 27 jan 1835  
Gits  
† 25 mars 1912  
Croix

x 23 avr 1862  
Croix  
**13**  
**LECLERCQ**  
Adélaïde  
ménagère, patronne...  
° 31 mai 1836  
Croix  
† 31 mars 1871  
Roubaix

**14**  
**MERCHER**  
Alfred  
oupeur, marchand...  
° 20 août 1845  
Cocquereel  
† > 1895

x 7 mars 1872  
Bouchon  
**15**  
**RENOUARD**  
Marie  
ménagère  
° 25 avr 1851  
Bouchon  
† > 1895

**24-SEYS**  
Jacques  
cabaretier en Belgique  
° 3 mars 1798 - Staden  
† 25 fév 1872 - Hooghelede

x 2 jan 1828 - Hooghelede  
**25-CALLEWAERT**  
Sophie  
cabaretière  
° 5 août 1796 - Lichterv...  
† 15 août 1881 - Hoogl...

**26-LECLERCQ**  
Paul  
cultivateur  
° 1er mars 1782 - Croix  
† 3 avr 1859 - Croix

x 30 jan 1822 - Croix  
**27-CAPLETTE**  
Marie  
cultivatrice  
° 1802  
† 1871

**28-MERCHER**  
Pierre  
propriétaire cultivateur  
° 19 juil 1802 - Cocquereel  
† 15 oct 1800

x 10 fév 1836 - Cocque...  
**29-LECUI**  
Marie  
° 6 mai 1812 - Cocquereel  
† 4 juin 1899 - Cocquereel

**30-RENOUARD**  
Stanislas  
ménager  
° 7 août 1813 - Longpré...  
† 23 juil 1808 - Bouchon

x 12 sep 1840 - Bouchon  
**31-HUGUE**  
Célestine  
filieuse  
° 13 août 1810 - Bouchon  
† 21 jan 1897 - Bouchon

**48-SEYS**  
Pieter  
° 1759 -† 1798

**48-HEURSEL**  
Joanna  
° 1764 -† 1827

**52-LECLERCQ**  
François  
° 1780

**53-NOCLIN**  
Marie  
° 1783 -† 1853

**54-CAPLETTE**  
Antoine  
° 1748 -† 1817

**55-CABY**  
Julie  
° 1781 -† 1843

**56-MERCHER**  
Pierre  
° 1767 -† 1825

**57-HOULLIER**  
Marie  
° 1776 -† 1866

**60-RENOUARD**  
Pierre  
° 1791 -† 1858

**61-SOUVERAIN**  
Marie  
° 1783 -† 1851

**62-HUGUE**  
Pierre  
° 1778 -† 1843

**63-DEVAUCHELLE**  
Marguerite  
° 1778 -† 1851

● **SEYS** Pieter  
● **van ESTE** Maria

● **HEURSEL** Jacobus  
● **TRYBOU** Marie

● **RENOUARD** Firmin  
● **DELGOVE** Marie

● **RENOUARD** Pierre  
● **BOTTELLE** Marie





Je tenais à remercier chaleureusement Sophie et sa sœur Catherine pour avoir écouté, recherché et transcrit dans ce recueil les origines de notre famille .

Merci pour votre implication, votre altruisme et vos compétences à toutes les deux !

Vous nous avez permis de réaliser un rêve et de remonter sur les traces du passé .

C'est une belle rencontre et durant toutes ces semaines, maman attendait vos passages avec impatience !

Je tiens à préciser que cette rencontre a pu se faire grâce au concours de la Fondation Maison des Champs qui s'occupe de maman et qui nous a mis en contact.

*(Brigitte, la fille de Thérèse)*



Propos recueillis par S. Lévy  
pour la Fondation Maison des Champs  
55, rue de Belleville - 75019 Paris  
[www.fmdc.fr](http://www.fmdc.fr)

Les Editions des Champs  
Collection Pages d'une vie



Fondation  
**Maison des Champs**  
de Saint François d'Assise

Reconnue d'utilité publique depuis 1932